

A Propos du Germinal de Zola

Emile Zola a fait publier son Germinal en 1885, il y a quatre-vingt-dix ans. C'est un roman long et brutal, aux peintures révoltantes, qui choque souvent les sensibilités; on pourrait bien imaginer un procès où la justice le jugerait, suivant l'expression américaine, "ponography with refeeming social qualities." Cependant, si l'on le lit aujourd'hui, ce n'est pas pour le frisson de l'obsénité, car on n'a guère besoin de remonter au dix-neuvième siècle et de parcourir cinq cents pages pour trouver cela. Il est alors possible qu'on le lise pour les qualités sociales. D'abord, il y a le témoignage historique, la peinture du prolétariat français sous le Second Empire. Le roman, à propos de grèves, de pauvreté, de crise économique, du pouvoir des capitalistes, rend vivante une époque que le livre d'histoire présente froidement sous forme de statistiques et de dates. Comme l'a dit Honoré de Balzac dans son "Avant-propos" à La Comédie Humaine, "En lisant les sèches et rebutantes nomenclatures de faits appelés histoires, qui ne s'est aperçu que les écrivains ont oublié, dans tous les temps, en Egypte, en Perse, en Grèce, à Rome, de nous donner l'histoire des moeurs." Balzac s'est proposé de remplir ce vide, pour la première moitié de son siècle, période de l'ascension et du triomphe de la bourgeoisie. Zola, à sa manière, fait de même pour la seconde moitié, où les aspirations du prolétariat commencent à se faire sentir.

D'autre part, Germinal est un roman à thèse. Bien que Zola ait insisté sur l'impartialité du romancier naturaliste, il prêche la justice

sociale par le choix même du sujet et par les détails pitoyables sur la faim et maladie et la mort chez les ouvriers pauvres. Par exemple, il décrit les sacrifices de la petite Alzire, bossue, mais qui agit en "petite mère" à l'âge de huit ans, ou les grands yeux affamés des petits Henri et Lénore quand ils regardent leur père manger un morceau de viande. "Le romancier expérimenteur," a-t-il dit, est donc celui qui accepte les faits prouvés, qui montre dans l'homme et dans la société le mécanisme de phénomènes dont la science est maîtresse, et qui ne fait intervenir son sentiment personnel que dans les phénomènes dont le déterminisme n'est point encore fixé." 2 En appliquant ces définitions à Germinal, il est possible de dire que Zola regardait comme prouvée l'équation entre la pauvreté et la dégénérescence humaine. On sait, d'ailleurs, que le naturalisme dont il se réclame s'attache aux théories de Taine sur le déterminisme du milieu, et du moment. Ainsi peut-il écrire, à propos de Jeanlin qu'Etienne, " . . . le regardait, avec son museau, ses yeux verts, ses grands oreilles, dans sa dégénérescence d'avorton à l'intelligence obscure et d'une ruse de sauvage, lentement repris par l'animalité ancienne. La mine qui l'avait fait, venait de l'achever, en lui cassant les jambes." (p.267).3

Résultat de plusieurs générations faibles de son enfance sous terre, Jeanlin ne peut que retourner aux instincts de la bête quand arrive le moment fatal. Etienne aussi, en dépit de sa meilleure éducation, ne peut résister aux impulsions héréditaires. Le jour de la destruction des mines, seules les gifles de Catherine l'empêchent de tuer Chaval. Il avait " . . . l'envie de manger un homme, lorsqu'il buvait, empoisonné dès le troisième verre, tellement ses souïards de parents lui avaient mis cette saleté dans le corps" (p.335). Plus tard, dans la mine, quand il réussit à tuer Chaval,

"sous la pousée de la léison héréditaire"(p.482), il se souvient de "cet inutile combat contre le poison qui dormait dans ses muscles, l'acool lentement accumulé de sa race" (p.483).

Par contre, l'auteur ne prend pas parti. Il met dans la bouche de ses personnages-philosophes des idées qui vont de l'inévitable évolution vers un socialisme modéré (Rasseneur), en passant par divers niveaux de collectivisme (Etienne) jusqu'à l'anarchie (Souvarine). Il ne déclare pas sa préférence; si aucune tentative ne réussit dans le roman, c'est que la science n'a pas encore trouvé le facteur déterminant et la question reste ouverte. Il ne condamne même pas Souvarine qui détruit le Voreux et tant d'hommes; il semble constater péniblement que la destruction complète de la société de libéralisme capitaliste sera peut-être nécessaire. "Ce sera lui [Souvarine] , sans doute, quand la bourgeoisie agonisante entendra sous elle, à chacun de ses pas, éclater le pavé des rues" (p.459).

On peut donc trouver le sens du roman dans le discours d'Etienne qui développe ses idées et convainc les autres. "Mais, à présent, le mineur s'éveillait au fond, germait dans la terre ainsi qu'une vraie graine; et l'on verrait un matin ce qu'il pousserait au beau milieu des champs: oui, il pousserait des hommes, une armée d'hommes qui rétabliraient la justice" (p.179). Il n'y a pas de doute que Germinal renferme un message social pour la bourgeoisie: il faut se décider à rendre justice aux travailleurs, ou se résigner à subir une révolution complète. C'est déjà "J'accuse." Cependant, une question de politique sociale ne suffit pas pour faire une oeuvre d'art; elle peut, au contraire, y nuire. Le journaliste peut énumérer les injustices; il peut même peindre une scène larmoyante à partir

de la simple réalité. Mais le romancier doit transformer cette matière crue en art, en lui imposant une forme.

Quand Zola parle du "Roman expérimental," il entend les méthodes de la science moderne où l'on met en contact deux corps pour étudier leurs réactions. Il reconnaît que l'homme est plus compliqué que la chimie, que l'on ne sait pas toutes les causes des "phénomènes cérébraux", mais il insiste qu'elles peuvent être déterminées et qu'il faut poursuivre avec ce qu'on sait déjà. La forme de Germinal se veut donc analogue à celle d'une expérience scientifique. En gros, il y a deux éléments combustibles: le peuple, qui souffre en silence depuis longtemps, représenté par le coron de mineurs des Deux-Cent-Quarante, et la bourgeoisie (ou le pouvoir, ou l'argent, peu importe) symbolisée par la gérance et les mines, surtout le Voreux. Etienne Lantier, étranger, ouvrier mais plus instruit, entre sur la scène, et, en établissant un nouveau contact, devient le catalyseur d'une réaction violente.

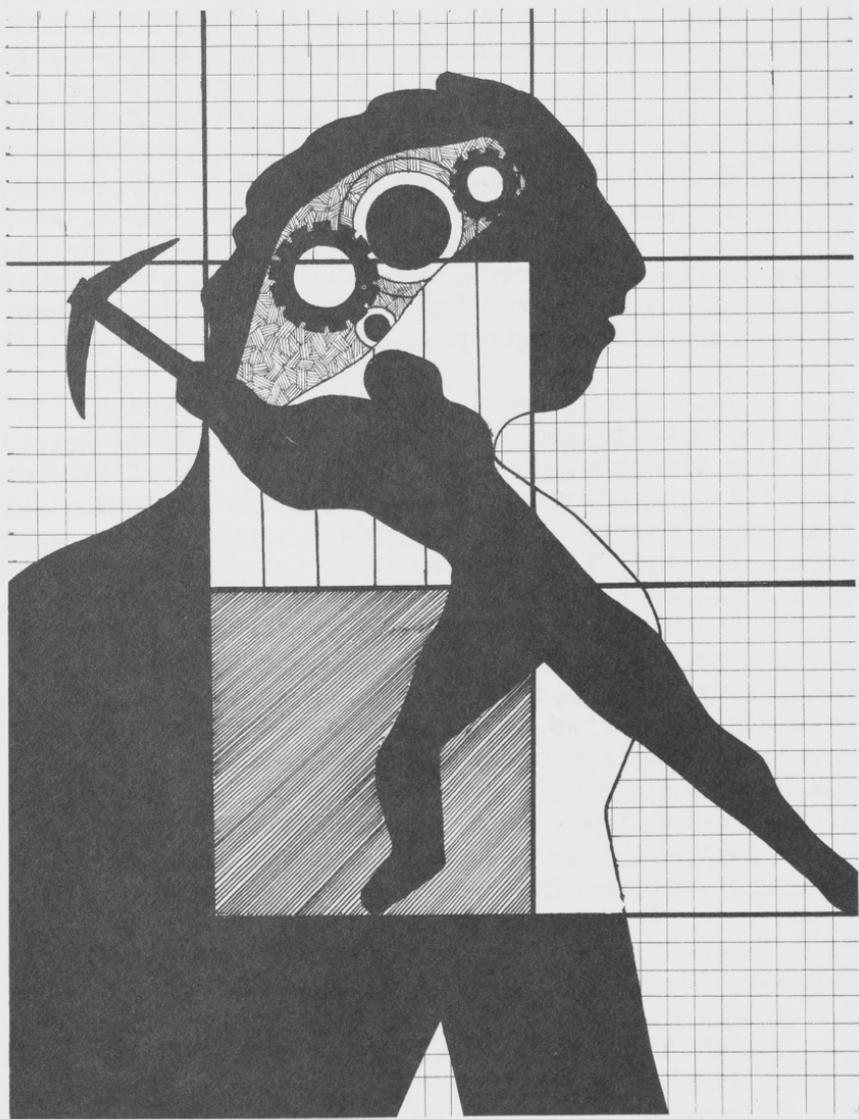
Comme s'il faisait une expérience scientifique, Zola a donné à Germinal une structure presque géométrique. Le roman est encadré par l'arrivée et le départ d'Etienne, agent provocateur, qui amène le lecteur avec lui, in medias res. Le point de vue est le plus souvent celui d'Etienne. Dans les deux premières parties, tous les éléments de l'intrigue sont introduits, les personnages, le milieu et les problèmes, d'une façon assez naturelle, et tous auront leur dénouement après la secousse. Dans le premier chapitre, Etienne arrive au bord de la fosse Voreux, dont la ruine sera presque la dernière chose qu'il verra avant son départ. Il a besoin de travail, mais il éprouve "une peur du Voreux" (p.39), qui présage

son enterrement dans la fosse dans la dernière partie et qui sera reflété par sa peur de la mine dans le dernier chapitre. "Et le Voreux, au fond de son trou, avec son tassement de bête méchante, s'écrasait davantage, respirait d'une haleine plus grosse et plus longue, l'air gêné par sa digestion pénible de chair humaine" (p.39). Après le déplacement causé par la destruction du Voreux, la fosse Jean-Bart reprend le thème, "et il retrouvait le monstre avalant sa ration de chair humaine ... avec le coup de gosier facile d'un géant vorace" (p.494). Il semble que les mine renaissent de leurs cendres, comme des choses éternelles! L'ombre de la Régie absente, ce propriétaire impossible à combattre car on ne le voit jamais, apparaît dans le premier chapitre. C'est Bonnemort qui en parle, ". . . sa voix avait pris une sorte de peur religieuse, c'était comme s'il eût parlé d'un tabernacle inaccessible, auquel ils donnaient tous leur chair, et qu'ils n'avaient jamais vu" (p.39). Dans l'espoir du dernier chapitre, Etienne rêve, "Le dieu repu et accroupi en crèvant sur l'heure, l'idole monstrueuse, cachée au fond de son tabernacle, dans cet inconnu lointain où les misérables la nourrissaient de leur chair, sans l'avoir jamais vue" (p.501). La même formule revient à plusieurs reprises, par exemple, dans la sixième partie, premier chapitre.

Le premier chapitre met donc en jeu le pouvoir écrasant. Le deuxième retrouve le peuple dans le coron chez les Maheu, préparant dans la nuit pour le travail; et il s'agit bien du "peuple", la bête humaine que Zola oppose à la bête méchante et mécanique des fosses. En dépit de la propreté de la petite maison des Maheu, on sent ce matin "le bétail humain" (p.40). Quand le petit groupe part, c'est avec "un piétinement de troupeau" (p.48). Cette expression reparait souvent à travers le roman, et revient dans le dernier chapitre tandis qu'Etienne

regarde les ouvriers qui retournent aux fosses après leur défaite, "le troupeau piétinait, des files d'hommes trottant le nez vers la terre, ainsi que du bétail mené à l'abattoir" (p.493). Et de nouveau dans les pensées de Souvarine regardant les ouvriers, Etienne et Catherine inclus, qui retournent au travail après la grève, juste avant la destruction du Voreux par l'anarchiste, "passant avec leur sourd piétinement de troupeau Il les comptait, comme les bouchers comptent les bêtes, à l'entrée de l'abattoir" (p.444). Cette fois-ci, on va assassiner les "bêtes" et la répétition des mêmes mots semble dire qu'il y aura encore plus de morts avant de remporter la victoire finale. "Le nez vers la terre" est une variation de l'expression fréquente "l'échine pliée". Ainsi, dès le troisième chapitre, les deux bêtes, le peuple et la mine sont-ils face à face, et Etienne les relie d'une nouvelle façon. Dès lors, les problèmes se multiplient: le boisage ne suffit pas, les berlines ne sont pas assez pleines, la paie, déjà trop basse, va diminuer. Un jour, le troupeau ne piétinera pas, les hommes lèveront le nez et refuseront de plier l'échine.

Les deux premières parties re présentent un seul jour et offrent la même opposition que les deux premiers chapitres. La première est la nuit, l'obscurité, le travail pénible, la vie sous terre, l'ascendance de la machine. La deuxième montre le jour, la lumière, la vie, l'ascendance de l'homme. Puisqu'il est accablé de pauvreté, il souffre la faim, mais il a tout de même ses petits plaisirs et surtout la capacité de se reprendre. Voilà le sens du cinquième chapitre de la seconde partie, où les jeunes couples et même les enfants viennent faire l'amour autour de la fosse abandonnée. "Il y avait des trous pour tous" (p.141). On a d'abord l'impression de lapins qui s'accouplent dans une orgie sans valeur humaine, mais bientôt on voit aussi la force de la vie.



Cette fosse en ruine est en quelque sorte reconquise par les forces de la nature; une herbe épaisse et des arbres déjà forts y poussent. "Et il semblait que ce fût, autour de la machine éteinte... une revanche de la création, le libre amour qui, sous le coup de fouet de l'instinct, plantait des enfants dans les ventres de ces filles, à peine femmes" (p.142). Le peuple continue. On peut l'écraser et non pas le détruire. Mais comme le livre lui-même, ce chapitre est encadré par deux vues significatives du Voreux, dont des images jumelles terminent les deux premières parties, car il impose sa menace contre chaque mouvement du peuple.

Suivant la structure de l'expérience scientifique, la troisième partie est comme le bouillement des éléments, et les images du printemps dans la partie précédente y préparaient: évocations des jeunes amants et de la verdure renaissante; Maheu travaillait dans son potager et Jeanlin cueillait des pissenlits. Maintenant, à mesure que la terre se renouvelle, des désirs d'amélioration bourgeonnent et grandissent, et c'est toujours le catalyseur, Etienne, qui sème et les entretient. Il persuade les autres d'organiser une caisse de prévoyance qui unit, pour la première fois, les individus, selon leur propre volonté, et non pas sous l'effet de la contrainte. C'est ici, au milieu de cette partie, que se trouvent les remarques, citées plus haut, sur le mineur qui "germait dans la terre" d'où "poussait des hommes"; comme l'été apporte la moisson, "ça poussait petit à petit, une rude moisson d'hommes, qui mûrissait au soleil" (p.179).

En automne, les hommes se croient prêts; leur ennemi les pousse à l'action en réduisant la paie; ils pensent que la grève est nécessaire. Le départ de Catherine avec Chaval coïncide avec la décision d'Etienne que le moment de la grève est venu.

Catherine qu'Etienne désire, alors qu'elle n'est pas encore nuible, est le signe des faiblesses qui mèneront à l'échec des charbonniers dans leur première tentative de soulèvement. La situation exige des mesures désespérées, mais il est trop tôt. La caisse de prévoyance n'est pas assez pleine pour s'opposer au pouvoir, l'hiver vient, l'unité n'est pas complète. Catherine elle-même passe à une autre fosse, Jean-Bart, et continue à travailler. Même si les hommes sont mûrs, le temps ne l'est pas. A la fin de la troisième partie, Etienne se sent enfin le chef des ouvriers, et quand il dit "il est temps," il sait que les autres le suivront.

Les idées et les espoirs éveillés à travers la troisième partie enfantent les événements de la quatrième; la patience est parvenue à se limiter, les hommes se mettent debout. Ils ne sont plus peuple-bête mais peuple-union, et la structure géométrique reflète la clarté de leur vision et de leur résolution. Les eaux ténébreuses de l'expérience se clarifient. Or, le roman est divisé en sept parties de longueur presque égale; cette partie est donc centrale et dans une position dominante. Trois parties formées chacune de cinq chapitres précédaient et trois parties de six chapitres suivront, tandis que la quatrième a sept chapitres. Comme les deux parties du commencement, les deux premiers chapitres comprennent un seul jour et ils opposent aussi deux éléments: c'est le premier jour de la grève au Voreux, et les délégués des mineurs sont montrés sur le fond des bourgeois de la gérance; ils forment vraiment deux groupes de représentants, mais les responsables du second groupe sont cette force absente, ce "dieu inconnu, accroupi au fond de son tabernacle" (p.230). L'impossibilité d'empoigner l'ennemi est déjà un échec à l'origine même de la tentative. Le directeur, M. Hennebeau, déjeune avec des amis quand les

mineurs arrivent, et le luxe de la table contraste fortement avec la gaucherie des ouvriers. Cette fois, enfin, s'opposent deux groupes d'hommes au lieu des deux corps, monstre-machine et peuple-bête, des premiers chapitres.

Les chapitres trois et cinq commencent chacun par constater le passage d'une quinzaine de jours et puis ils décrivent les souffrances des familles. L'un raconte l'épuisement de la caisse de prévoyance; l'autre dit l'insuffisance de l'argent envoyé par l'Internationale. Le premier montre le marchand Maigrat qui cesse de faire crédit; le deuxième montre la foule des femmes qui partait à l'assaut. Ces chapitres sont presque des miroirs l'un de l'autre, à cette différence près que la situation est beaucoup plus désespérée la seconde fois. Le manque d'argent annonce la deuxième cause d'échec. En revanche la ressource la plus importante reste et se développe: la grève se généralise, l'unité des mineurs s'intensifie.

Le quatrième chapitre, juste au centre du roman, raconte l'organisation de l'Internationale au "Bon-Joyeux" dans des décors où l'on a dansé autrefois. Les ouvriers montrent leur solidarité, mais ils placent dans l'Internationale beaucoup d'espoir qui sera déçu. Au milieu du concert des voix qui sont d'accord, certaines chantent une mélodie différente, ainsi celle de l'ancien chef Rasseneur qui, par peur de violence, préfère le progrès lent. Alors, au milieu de l'exaltation qui entraîne l'union, il faut fuir les gendarmes. Il y a déjà beaucoup d'obstacles au succès des grévistes. Le chapitre finit sur un présage, "Et, dans cet élan d'espoir, il y avit autre chose encore, quelque chose encore, quelque chose d'assombri et de farouche, une violence dont le vent allait enfiévrer les coronas, aux quatre coins du pays"

(p.256). A ce moment, la victoire est encore possible, car la violence n'est pas l'énergie du désespoir.

Les chapitres six et sept forment un parallèle avec les chapitres un et deux quant à la durée, mais les oppositions, assez indéfinies, se manifestent entre les ouvriers. Il y a ceux qui ne sont pas sérieux, tels que Zacharie et Moquet; Jeanlin qui est devenu sauvage, presque criminel, et, anarchiste; enfin il y a Rasseneur dont la modération est brutalement rejetée. Tout de même, voilà M. Hennebeau qui passe sur son cheval et envie les gens qu'il voit marcher vers le rendez-vous, car il pense voir des amoureux. Il semble que la gérance ne comprendra jamais!

Tous les fils du chapitre six mènent à la grande réunion dans la forêt du chapitre où l'avenir de la grève sera décidé. Trois mille personnes piétinent vers le rendez-vous, "emportés d'une seule âme" (p.281), mais pas le dos courbé. Quelle preuve de solidarité! Mais c'est précisément dans cette solidarité que se trouvent les germes de la défaite; il faudra forcer ceux qui ne sont pas de ce grand nombre à se plier à la décision de la majorité. Enivrée par le sentiment de son pouvoir, la foule devient cohue, et même les plus sages perdent leur bon sens. Les Maheu, jusqu'ici raisonnables, partagent l'exaltation générale; Etienne, ivre de sa popularité, réagit avec le groupe et subit son influence au lieu de le guider. Rasseneur, seule voix de la raison, est réduit au silence, et, Chaval, jaloux, consent à la grève sans sincérité. A la fin de la quatrième partie, le peuple est au comble de son unité et de son pouvoir, mais les impurtés qui gâteront l'expérience se font déjà sentir, comme les origines de la pourriture se trouvent dans le fruit mûr.

La sixième partie ne dure qu'un jour comme

les deux premières parties, et c'est maintenant la guerre à mort entre les éléments présentés au commencement. En dépit de la décision déclamée de fermeté, c'est ici que la rage éclate. La manie de détruire et la vengeance remplacent la décision réfléchie dans ces gens qui souffrent depuis si longtemps. La manifestation devient émeute, le mouvement qui se propage de besoin confuse de fosse en fosse reflète l'absence de but. L'ivresse croissante d'Etienne reflète l'ivresse de la cohue, et Etienne participe enfin à ce qu'il avait d'abord interdit. Il a failli tuer Chaval et la foule a failli détruire son moyen d'existence en voulant l'améliorer. A la fin, quand les femmes attaquent le cadavre de Maigrat et lui arrachent le membre sexuel, elles en font la personnification de leur impuissance devant le besoin de manger et elles se vengent de son refus de les aider en leur faisant crédit. Ce besoin de pain a remplacé tout autre but à la fin de la journée; au milieu de ces affamés, le simple cri, "du pain," par son retour à l'essentiel, signifie l'aspiration légitime. Dans le cours de la journée, ce besoin réel est souligné par le contrepoint des bourgeois à l'aise qui préparent un grand dîner, et dont la plus grande peur semble être que les pâtisseries n'arriveront pas à temps. Précisément, derrière les gendarmes qui chassent le peuple, dans la dernière phrase de la partie, arrive la voiture du pâtissier. Rien n'a changé, et après la grande manifestation manquée, la chute est rapide.

Dans la sixième partie, la souffrance est presque impossible à soutenir et la grève est presque totale. On s'obstine à continuer car on a trop souffert pour céder. On peut même réussir encore jusqu'à l'arrivée des briseurs de grève, qui enlèvera aux grévistes leur unique arme; alors la rage éclate de nouveau avec une grêle

inutile de briques, à quoi répondent les balles des soldats. Le sang des morts commence à arroser la terre d'où "pousserait des hommes." Les yeux pâles de Souvarine regardent.

Après la confusion des cinquième et sixième parties qui reflète la détérioration des choses, la structure géométrique s'impose nettement dans la septième partie. Il y a six chapitres dont le premier et le dernier sont des résumés; le premier présage le commencement du printemps, et le dernier se situe en plein avril. Le deuxième raconte la nuit où Souvarine a miné le Voreux, et le troisième la mort de la mine. "C'était fini, la bête mauvaise, accroupie dans ce creux, gorgée de chair humaine, ne soufflait plus de son haleine grosse et longue. Tout entier, le Voreux venait de couler à l'abîme" (p.458). Avec une nouvelle charge de chair humaine qui inclut Etienne, Catherine et Chaval. Est-ce qu'il faut que la fosse, qui est au centre de la lutte meure pour laisser grandir le nouvel ordre? Est-ce que c'est une offrande aux dieux, une vengeance, ou peut-être un geste gratuit de la part de Souvarine, l'anarchiste? Les chapitres quatre et cinq couvrent, comme le premier, une quinzaine de jours chacun, mais c'est la même période qui est racontée de deux points de vue. D'abord, on suit les travaux de sauvetage, puis, les aventures des victimes. Comme Jeanlin a tué le petit soldat, (VI,4), Etienne assomme enfin l'homme qui l'a séparé de Catherine. Elle peut maintenant se donner à lui; pour cela il fallait d'abord qu'elle soit libre et qu'elle soit devenue femme. Son premier flot menstruel n'apparaît qu'après la bataille où son père a trouvé la mort. Elle meurt, car c'est son rôle de se donner; Etienne reçoit d'elle sa force car son rôle est de continuer le combat. "Cela est bon qu'elle soit morte, il naîtra des héros de son sang" (p.438), dit Souvarine au sujet de sa maîtresse qu'il a vu exécuter il y a

longtemps. Catherine est comme la dernière et la plus fertile de ces morts qui vont nourrir la renaissance.

Le dernier chapitre est vraiment un postlude. Après six semaines à l'hôpital, Etienne revient dire au revoir à ses amis. Le travail est maintenant à Jean-Bart; ce changement signifie-t-il un commencement? Après toute sa souffrance, après la perte de la moitié de sa famille, voilà la Maheude qui travaille du nouveau dans la fosse. Redevenue philosophe, elle accepte et continue. C'est la mère éternelle, ventre du peuple, qui renferme en quelque sorte la race, qui assure la continuation de la vie. Elle est aussi forte que ce "dieu repu et accroupi, cachée au fond de son tabernacle"(p.501) qui a exigé tant de martyrs.

Le roman dure treize mois, c'est-à-dire un an et un mois, et ce mois de la fin est avril. L'intrigue proprement dite s'étend de mars à mars, ou d'une fin d'hiver à la fin de l'hiver suivant. Le germe qui avait poussé la première année a été coupé trop jeune et est mort, mais le printemps revient et la germination recommence. Dans ce postlude au printemps, Zola finit sur un ton d'allégresse, d'espoir confiant, de lyrisme. Il répète son message, "Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre" (p.502).

La structure géométrique reflète le message clair et le résultat de l'expérience. Après toutes les réactions, les éléments esquissés dès les premiers chapitres reapparaissent à la fin; ils ne sont que déplacés. Il faudra une autre tentative.



Le naturalisme de Zola suppose une dose énorme de coïncidence pour montrer nettement les oppositions qu'il veut établir, aussi bien qu'un entassement de détails bizarres; aussi ce que l'auteur voit comme la vraie réalité est souvent moins vraisemblable qu'une oeuvre d'imagination pure. Il est un bon narrateur mais il manque souvent de profondeur et ses analogies sont trop évidentes. C'est-à-dire qu'il insiste tellement sur certains de ses thèmes qu'il en vient à se répéter de manière gênante. Son art rend son message plus agréable, mais l'évidence du message nuit à l'art.

PATRICIA L. VAN SICKEL
UNIVERSITY OF KANSAS

NOTES

¹On peut trouver cette préface dans: Herbert S. Gershman et Kerman B. Whitworth, Jr., Anthologie des préfaces de romans français du XIXe siècle (Paris: Union Générale d'Editions, 1971)p.225.

²Le Roman expérimental d'Emile Zola se trouve à la page 307 de l'anthologie citée.

³Les références renvoient à Emile Zola, Germinal (Paris: Garnier-Flammarion, 1968).